

À propos d'une voiture brûlée

Alain Thévenet

C'ÉTAIT BIEN PRÉVISIBLE ET ON ME L'AVAIT PARFOIS EXPRIMÉ : à force d'habiter Vénissieux, au milieu de tous ces bigarrés, je finirai par avoir des ennuis. Et voilà : ma voiture a brûlé ; elle n'était pas seule, mais en compagnie de quatre autres ; ce n'est pas elle qui était visée, mais le résultat est le même. Ce n'était même pas à l'occasion du 14 juillet qui, dans les banlieues françaises, se fête traditionnellement par des concours entre les différents quartiers, sur le nombre de voitures brûlées. C'était huit jours avant. Les pompiers étaient là rapidement, mais ont attendu les flics, qui ont mis du temps à intervenir. Il paraît que les premiers ne peuvent pas faire quoi que ce soit avant l'arrivée des forces de l'ordre. Crainte d'être agressés comme on le dit généralement ou crainte que les indices soient brouillés ? Je ne sais pas. Des voisins, que je soupçonne de n'être pas absolument impartiaux, ont vu s'enfuir un « jeune à capuche » vers la cité voisine, qui a mauvaise réputation. « Jeune à capuche », on sait ce que ça veut dire : c'est un jeune, généralement maghrébin, ou noir, ou parfois anarchiste, qui prépare un mauvais coup. Dans l'obscurité, lorsqu'on ne peut rien voir nettement, ce sont évidemment les stéréotypes qui l'emportent.

Par ailleurs ici comme ailleurs, c'est bien connu, ce sont les gamins d'à côté qui viennent dévergondier les nôtres, lesquels manquent sans doute d'imagination. On a beau rehausser les murs (à l'image de ce qui se fait un peu partout dans le monde), on le sait, c'est « d'ailleurs » que vient le mal et le danger ; dans un sens ou dans l'autre les gamins trouvent toujours le moyen de passer, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'ils sont copains au collège ; il faudrait pas... En ce qui me concerne, j'ai de bons rapports avec mes voisins, basanés ou non, et les gamins, en particulier, ne manquent pas de me saluer poliment (« Vous allez bien ? »). Parfois, c'est un peu compliqué. Il y a quelques années, un ado m'a arrêté à la sortie de la cité et m'a lancé « Salamekoum ». Ma première pensée a été qu'il se moquait de moi, mais dans son regard j'ai vu qu'il n'en était rien, et je lui ai souri bêtement. Je n'ai compris que plus tard que c'était le ramadan et que j'aurais dû répondre. On en a reparlé et on ne se croisait dès lors qu'avec un sourire.

Je reviens à l'épisode de ma voiture brûlée. Voilà : le lendemain, au marché, je me surprends à regarder d'un œil bizarre, et pour moi inhabituel, les nombreux Maghrébins qui le fréquentent ; lorsqu'un commerçant va chercher la monnaie qu'il doit me rendre et que ça prend un peu de temps je le soupçonne de vouloir m'escroquer... Ça dure un petit moment avant que je réagisse.

Passons sur les démarches, au commissariat d'abord où la fliquette met un certain temps à retrouver « mon » incendie ; il semble qu'il y en ait un certain nombre dans la ville... Puis avec la compagnie d'assurance, avec l'expert, etc. Sur la somme que l'expert a déterminée, l'assurance retient une franchise, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le coupable, lequel est d'ailleurs probablement insolvable, si tant est qu'on le retrouve un jour.

Bref, maintenant, je suis plus en colère contre les officiels que contre mon incendiaire, avec lequel j'aimerais bien discuter, pour comprendre ce qui lui est passé par la tête : revanche, défi ?

Mais il reste que j'ai frôlé le racisme et que ce n'est pas la première fois ; c'est pour cela que je le rejette de toutes mes forces.

J'avais cinq ans et je m'en souviens de manière très précise : j'étais alors chez mes grands-parents dans un lieu qui ne faisait pas encore partie de la proche banlieue lyonnaise. C'était pendant la guerre d'Indochine et des Indochinois étaient « concentrés » dans un terrain proche. J'aimais bien regarder la rue par-dessus le mur du jardin. Un jour, l'un d'entre eux m'a tendu, par-dessus le mur,

un fruit, une pomme je crois (je laisse ici le côté symbolique que peut avoir la pomme). J'ai refusé et je me suis caché.

Je me souviens aussi de ma gêne et de la culpabilité qui a suivi. D'abord, donc, il y eut la peur de l'autre, puis culpabilité ou plutôt malaise parce qu'enfant je ne pouvais lui donner un contenu, d'avoir refusé une main (enfin une pomme) tendue.

Je crois que c'est de cette période que date mon rejet profond du racisme, parce que je le sais toujours présent, et que, comme tout le monde, j'en suis toujours passible.

Sans qu'il ne soit jamais justifiable, je puis comprendre que certains puissent parfois y succomber. Mais je peux comprendre aussi que les regards méfiants, de face, ou qui se retournent après votre passage, sans parler des contrôles de police incessants, puissent aussi susciter l'impression qu'on est « d'ailleurs », même lorsqu'on est né ici et inciter à se rechercher une « identité » que les autres vous refusent. Mais ces identités sont factices, construites artificiellement et isolées parmi d'autres, multiples qui, objectivement nous définissent tout autant sinon plus, par exemple et fondamentalement, notre appartenance à une classe sociale. Mais aussi, en-deçà ou au-delà, tout ce que nous avons en propre et qui n'est spécifiquement d'aucune race ni d'aucun sexe, ou alors de toutes et de tous (et de chacune et de chacun). Il y a, en chacun, en chacune, une vie différente de toutes et qui se rapproche de toutes par cette différence même. Cette vie, si nous savons la reconnaître dans le regard et dans le corps de l'autre, ainsi que, accessoirement dans ses mots, ne peut que nous enrichir d'horizons qui, au-delà de celui auquel on nous a habitués, nous feront découvrir des paysages nouveaux et des histoires possibles. Ce que l'on peut reconnaître dans ces corps (qu'ils soient blancs, plus ou moins foncés, ou carrément noirs) et dans ces regards, c'est le désir de reconnaissance, le besoin de sympathie, d'aimer et d'être aimé et, lorsque ceci n'est pas reconnu, d'être reconnu au moins par sa violence. Coeurderoy avait, à l'avance, sympathisé avec les révoltes souvent incompréhensibles et apparemment absurdes des « jeunes des quartiers », lorsqu'il écrivait dans Hurrah !!! ou la révolution par les Cosaques « Dans ce monde d'iniquité et d'injustice, je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force, je suis contraint de haïr, hélas ! »

Je n'ai pas envie de figer l'autre dans un rôle qui le définirait et risquerait de l'emprisonner. Un jour Y. m'avait dit : « Je suis né

Arabe, je l'ai pas choisi ». Je lui ai répondu que je n'avais pas choisi non plus d'être né ici. Rancière, dans *Le philosophe et ses pauvres* évoque ceux qui, de Platon à Sartre en passant par Marx discutent gravement des autres et de leur place, c'est-à-dire de la place des « sans-place ». Mais, de Platon à Sartre, ils ne peuvent que les utiliser, comme objectifs abstraits, concepts, masse indistincte qui a besoin des élites ou du parti pour être manipulés, au profit de la marche de l'histoire, et acquérir seulement ainsi une existence réelle. Et il importe qu'ils ne sortent pas de leur place, ne se mêlent pas des idées, sinon on ne sait plus où l'on va.

Les sociologues, de leur côté, ne peuvent à travers des enquêtes et questionnaires dont on devine à l'avance que les réponses, que démontrer la réalité et l'inéluctable « scientifique » de ce qu'ils mettent en cause. Au lieu d'entendre et de rapporter seulement les paroles de ceux qu'ils ont interrogés, ils constatent que ces réponses ne font que confirmer les inégalités. On oublie ainsi la richesse des paroles et on fige ceux qui les ont prononcées dans la place des « sans-place ». Sans doute pourrait-on dire la même chose des psychologues. Ceci ne remet pas en cause les engagements réels des uns et des autres, mais ces engagements eux-mêmes témoignent de contradictions insolubles liées au statut même des sciences et de la philosophie.

C'est pourquoi, quant à moi, en-dehors de situations ponctuelles où l'appel aux sciences sociales ou à la philosophie peut être utile (situations qui d'ailleurs, dans l'autre sens, devraient interroger philosophe ou savant sur la pertinence des concepts ou des schémas qu'il utilise), je souhaite plutôt être un parmi les autres et parler avec eux, les pauvres, les Arabes, les Noirs, et tous, tellement différents de ce que je peux apparemment montrer, mais que je reconnais être aussi virtuellement mien, et que je ne peux que reconnaître, selon l'expression de Godwin, comme mes frères (ou sœurs) en humanité, comme moi assoiffés d'amour à donner et à recevoir.

Alain Thévenet